

Williams Sassine : ouvrir la voie en enlevant les rails

Jacques Chevrier

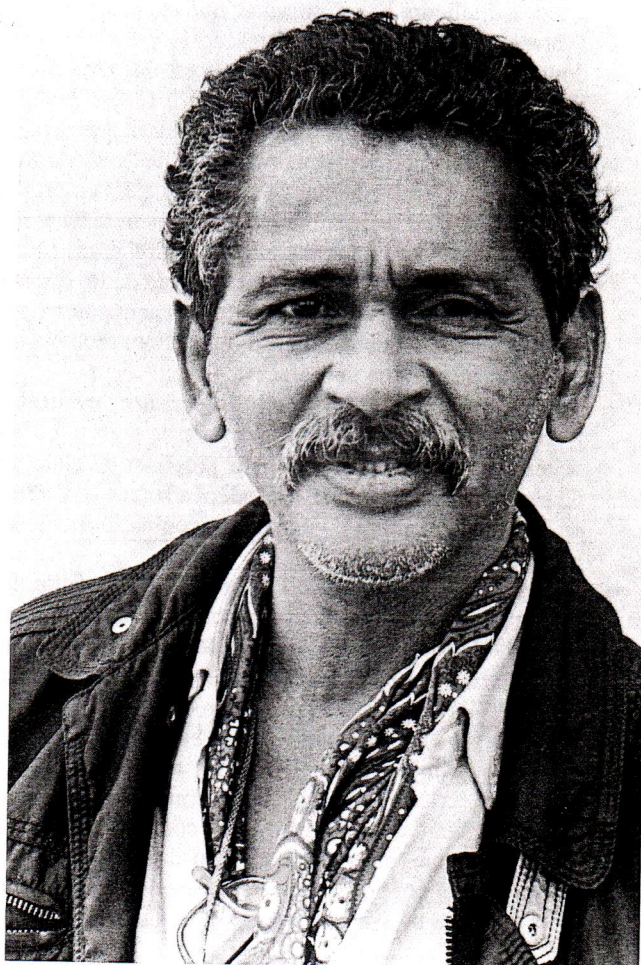
Homme de l'exil et du croisement, Williams Sassine aborde l'écriture dramatique après une longue carrière de romancier. Il n'eut pas le temps de construire une œuvre dramatique. Mais les deux pièces qu'il a laissées affirment cette dramaturgie du destin individuel et creusent, à leur manière, la brèche entamée par Sony Labou Tansi.

C'est un peu par hasard que Williams Sassine est venu à l'art dramatique. En 1990, à la faveur de la première Biennale des Arts et des Lettres, Dakar avait accueilli un certain nombre d'écrivains dont l'auteur du *Jeune homme de sable*, que je n'avais, personnellement, pas revu depuis un bon moment. Je savais qu'il était rentré d'exil après plusieurs années d'errance, mais j'avais également appris que l'accueil réservé par ses compatriotes guinéens à son retour avait été particulièrement inamical, et qu'il en était très affecté.

Quand donc je revis Williams Sassine à Dakar, je faillis ne pas le reconnaître, tant il était physiquement et moralement marqué par les épreuves qu'il venait de traverser. Je sentais bien qu'il fallait faire quelque chose pour l'aider à franchir cette mauvaise passe, mais quoi ? C'est alors que naquit l'idée de lui proposer une résidence d'écriture à Limoges, façon de l'arracher – fut-ce provisoirement – à l'atmosphère délétère de Conakry. Avec le soutien de Monique Blin, Sassine obtint donc en 1991 une bourse du Centre National du Livre, dans le cadre du 8^{ème} Festival des Francophonies en Limousin, et c'est dans ce contexte qu'il s'est essayé à l'écriture dramatique, lui qui, jusque-là, n'avait produit que des textes romanesques.

Il faut croire que l'atmosphère studieuse de Limoges eut les meilleurs effets sur l'écrivain guinéen, puisque de ce séjour sont nées deux pièces de théâtre, *Légende d'une vérité*¹ et *Les indépendan-tristes*². La première, créée par le Théâtre National de Guinée en juin 1995, à Conakry, puis présentée quelques mois plus tard dans le cadre du Festival des Francophonies à Limoges, reprend le vieux mythe de la création du monde tel que narré dans la Genèse, mais, ici, la confrontation entre Adama et Awa s'inscrit au cœur même d'un village africain. Au moment où le rideau se lève, les protagonistes nourrissent le projet de quitter ce village pour un improbable exil dans une Europe rêvée comme pays de Cocagne. Mêlant références bibliques et notations réalistes, la pièce oscille ainsi constamment de la fantaisie la plus débridée aux allusions ironiques évoquant le délabrement d'une

Afrique sur laquelle plane le spectre de la guerre civile. Ainsi, le personnage d'Awa tend-il à se confondre avec la figure mythique de Mamy Wata, la déesse des eaux chère à la tradition orale, tandis qu'au « ciel vide » d'un continent largement désacralisé et miné par la famine et les conflits inter-ethniques, Awa oppose l'image d'une Afrique immuable dans ses valeurs ancestrales : « Le village, les arbres, les lianes, les dieux, les ancêtres, les contes, les légendes, les mythes, la lune, oui, la lune et le chant des enfants. » Mais tout cela appartient désormais au passé, et c'est dans



Williams Sassine. (Patrick Fabre)

une "Afrique en morceaux"³ que se déroule l'action des *Indépendan-tristes*. En pleine guerre civile, et alors que le bruit des explosions va s'amplifier au fur et à mesure de la progression dramatique, sept personnages se trouvent rassemblés par le hasard dans une gare, dans l'attente d'un train qui ne viendra pas, puisque aussi bien « on a volé les rails »... Pour tuer le temps, ces personnages vont donc raconter leur histoire, à l'exception notable toutefois de l'un d'entre eux, le mercenaire Bob Renard, qui sera exécuté par "l'albinos" pour avoir refusé de jouer le jeu. On voit ici la dette de Sassine à l'égard d'un modèle qui, des *Mille et une nuits* jusqu'au *Décameron*, n'a cessé de nourrir et d'enrichir la littérature universelle, et qui permet de donner la parole tour à tour à "la femme", fille d'un prêtre et enceinte d'un Chinois, au "fils" nommément désigné comme le descendant de l'empereur Bokassa, à "Sax" le saxophoniste noir, à "Barwoman", la petite vendeuse oubliée naguère dans la gare par son propre père, au "rebelle", et enfin à "l'albinos", fils d'un dictateur révolutionnaire dans lequel on reconnaît assez facilement Sékou Touré.

A la manière des personnages imaginés par Bocacce, chacun tente donc de tromper son angoisse par une série de discours en forme de soliloques qui disent l'absurdité et la morosité du temps présent. Mais comme « les histoires vraies sont trop tristes », et qu'il y a belle lurette qu'Alioune Diop a cessé de « refaire la présence africaine dans le monde », alors on invente, n'importe quoi, des paraboles, des légendes, des fables... quitte à réécrire *Le corbeau et le renard* ou à proposer une version plus optimiste des démêlés du chat et de la souris !

Il y a d'ailleurs lieu d'observer que les propos qu'échangent entre eux les protagonistes de la pièce ne sont sans doute pas étrangers aux conversations qui meublaient les journées et les nuits du "Marco Polo", ce bar de Conakry dont Williams Sassine avait fait son quartier général, et où il venait glaner les dernières nouvelles de "radio trottoir".

Toutefois, c'est ici le lieu de souligner que la mort n'a pas permis à Sassine de terminer sa pièce – son texte s'arrête à l'exécution de Bob Renard – et c'est Jean-Claude Idée, bien connu du public de Limoges, qui a décidé de lui donner une suite en estimant qu'« elle était suffisamment construite pour proposer des personnages définis et une situation clairement établie ». (Extrait de la préface.)

Le Directeur du "Magasin d'écriture théâtrale" de Bruxelles a donc puisé dans une série de textes de l'auteur, restés à l'état de fragments, pour proposer de cette galerie de personnages décus par les Indépendances – d'où le titre en forme de calembour – une image compatible avec le projet de l'œuvre globale.

Bien que la difficulté de l'entreprise soit patente, le pari nous a paru réussi dans la mesure où *Les indépendan-tristes* confirme le tournant poétique opéré par Sassine à compter du *Zéhéros n'est pas n'importe qui*. Rompant avec le dolorisme et l'évangélisme de ses précédents romans, *Saint Monsieur Baly*, *Wirryamu* et *Le jeune homme de sable*, l'écrivain guinéen semble en effet avoir désormais opté pour une écriture carnavalesque, comme si brusquement une digue avait sauté, donnant libre cours à une verve longtemps contenue, mais au demeurant déjà discernable dans les fragments poétiques et les chansons qui ponctuent certains épisodes de *Wirryamu*, et surtout du *Jeune homme de sable*, dont l'épilogue s'organise autour d'un véritable dialogue entre le héros et la mystérieuse "voix" qui l'habite.

Bibliographie

Romans, nouvelles

Saint-Monsieur Baly, Présence Africaine, Paris, 1973, réédition 1995.

Wirryamu, Présence Africaine, Paris, 1976.

Le jeune homme de sable, Présence Africaine, Paris, 1979.

L'alphabète, Présence Africaine, Paris, 1982.

Le zéhéros n'est pas n'importe qui, Présence Africaine, Paris, 1985.

L'Afrique en morceaux, nouvelles, Le Bruit des autres, Solignac, 1994, réédition 1997.

Théâtre

Légende d'une vérité, suivi de *Tu Laura*, Le Bruit des autres, Solignac, 1995.

Les indépendan-tristes, Le Bruit des autres, Solignac, 1997.

Outre le traitement parodique des personnages réduits à l'état de bouffons ou de marionnettes, Williams Sassine confirme dans *Les indépendan-tristes* sa volonté de rupture avec le "sérieux" qui caractérisait ses premiers textes pour donner libre cours au sentiment mêlé d'amertume et d'absurde que suscite chez lui le spectacle d'une Afrique livrée à la "démon-cratie". Dérision, humour, érotisme et poésie – on notera la récurrence des "contes pour enfants" – semblent donc les armes que Sassine avait décidé de mettre au service d'une création dramatique dans laquelle la dimension autobiographique affleure à chaque scène, en conservant au demeurant jusqu'au bout toute son ambiguïté, puisque si les personnages du bègue et de l'albinos renvoient de toute évidence à l'histoire personnelle de l'écrivain, en revanche, à l'épilogue des *Indépendan-tristes*, seule la femme métisse échappe à la folie meurtrière et reste vivante parmi les morts. « Elle symbolise l'avenir », prédit Jean-Claude Idée. Un choix que n'aurait sans doute pas ratifié l'auteur de *Mémoire d'une peau*, qui s'est toujours montré réticent à l'égard des théories du métissage culturel prônées par Senghor et ses amis, et qui estimait que le malheur de l'Afrique avait en grande partie pour origine l'abandon des dieux tutélaires au profit des cultes et des cultures imposés par cinq siècles de domination coloniale.

N'est-ce pas l'un des écrivains contemporains les plus proches de Sassine par la pensée qui écrivait en 1980 : « Quand on brûle ses anciennes divinités, les nouvelles n'en finissent pas de vous paraître secrètement usurpatrices ou subversives. On perd pied sur des terres qui ne sont que marécages ».⁴

Jacques Chevrier

1 – Le Bruit des autres, Solignac, 1995.

2 – Le Bruit des autres, Solignac, 1997.

3 – Sous ce titre est paru aux Editions Le Bruit des autres, en 1994, une série de fragments qui disent au moyen d'une écriture baroque, à la fois tragique et bouffonne, le désarroi de l'homme aux espoirs éventrés.

4 – Tchicaya U Tam'si, *La main sèche*, Robert Laffont, Paris, 1980.